DT
546.127
C719
AFA

Congo Français

Africa

COLONIES FRANÇAISES

CONGO FRANÇAIS

RÉGION DE L'OGOOUÉ

JEU DE DAMES

LE CONGO FRANÇAIS

RÉGION DE L'OGOOUÉ

Les premiers explorateurs de l'Ogooué, MM. de Compiègne et Marche, le remontèrent jusqu'au confluent de la rivière Ivindo.

L'hostilité des riverains qui, pour la première fois, voyaient des hommes blancs, les obligèrent à revenir sur leurs pas. En 1875 M. de Brazza et le docteur Ballay, réussissaient à atteindre le point extrême de navigation de l'Ogooué en atteignant les chutes de Poubara auprès de sa source et revenaient en Europe avec de tels résultats qu'une seconde mission leur fut confiée, au cours de laquelle ils fondaient le poste de Franceville sur la Passa premier affluent de l'Ogooué et celui de Brazzaville sur le Congo.

L'Ogooué prend sa source par à peu près 3° de latitude sud et 12° de longitude est. Il se dirige d'abord vers le nord jusqu'auprès de l'Équateur et ensuite vers l'ouest pour se jeter dans l'océan par plusieurs bouches, dont les plus importantes sont celles qui se jettent dans la baie de Nazareth, la baie du cap Lopez et les lagunes du Fernan-Vaz. Sur tout son parcours, jusqu'aux îles de N'Djolé (780 kilomètres), il est obstrué de rochers, de bancs de sable, d'îlots boisés, de chutes et de rapides qui en rendent la navigation sinon impossible du moins très difficile même pour les pirogues indigènes. Au-dessous des îles de N'Djolé, c'est-à-dire sur un parcours d'à peu près 380 kilomètres il redevient navigable pour les bateaux à vapeur calant moins d'un mètre.

Sa principale embouchure se trouve au sud du Gabon et à quelques heures de navigation de Libreville. L'entrée est difficile et obstruée d'îles basses et marécageuses, couvertes de palétuviers et sur lesquelles

Congo Français
6.127
719
FA

PEINTRE ET SCULPTEUR

n'habitent que quelques oiseaux aquatiques. Le premier village indigène est à deux heures plus haut, sur le premier petit exhaussement du sol. Il s'appelle N'Gola. La marée se fait sentir jusqu'ici et permet aux cotres à voile des traitants d'y venir déposer les marchandises destinées aux factoreries du Bas-Ogooué que des bateaux à vapeur ou des pirogues monteront ensuite plus haut.

En amont de N'Gola, le fleuve s'élargit petit à petit et, bientôt, il coule dans un lit de plusieurs centaines de mètres de largeur dont le fond sablonneux se déplace avec les courants à chaque saison, obligeant les bateaux à avancer avec une extrême prudence pour ne pas s'échouer à chaque instant. Le terrain s'élève graduellement et bientôt aux palétuviers succède la forêt vierge formée d'arbres d'essences diverses entre lesquels les lianes s'enchevêtrent au point d'en faire une véritable muraille de verdure. De grands champs de papyrus couvrent les endroits encore marécageux et alternent avec la forêt et des villages de plus en plus nombreux.

Lambaréné est le premier et le seul établissement commercial de quelque importance que l'on trouve sur l'Ogooué. Il est établi sur une île formée par un bras que les indigènes appellent Ouzougaviza. Quelques maisons de commerce du Gabon ont établi sur cette île et sur la rive opposée des comptoirs, qui échangent les marchandises européennes contre de l'ivoire, du caoutchouc et de l'huile de palme que les indigènes apportent de l'intérieur et du haut fleuve. Une mission catholique et une mission protestante américaine essayent d'inculquer aux jeunes indigènes des notions de civilisation et d'éducation. Un poste militaire, quelques canonnières sous la direction d'un commandant particulier, protègent le commerce et font la police du bas fleuve.

De Lambaréné aux îles de N'Djolé, les Pahouins et les Bakalais se partagent la possession des rives; les premiers à droite, les seconds à gauche. En hostilités permanentes, ces deux peuplades se faisaient des guerres acharnées, brûlant des villages, pillant des pirogues et assassi-

nant les équipages. Depuis que de petites canonnières sillonnent leurs eaux, leur humeur belliqueuse s'est calmée et les aggressions deviennent beaucoup plus rares.

En approchant de la région des rapides le fleuve se rétrécit considérablement et coule entre de hautes collines couvertes de forêts. Quelques rochers surgissent parfois montrant leur tête noire hors de l'eau entre autres le rocher fétiche de Talagouga, que les pagayeurs invoquent en passant pour se rendre favorables les esprits malfaisants. Puis on arrive aux îles de N'Djolé sur l'une desquelles est établi un dépôt où les pirogues chargées du ravitaillement des postes en amont viennent prendre les marchandises : c'est le point extrême de navigation des bateaux à vapeur et la limite de la zone du Gabon.

Au delà commencent les rapides. Le fleuve coule sur un lit de roches granitiques surgissant de toutes parts et formant des courants violents, des chutes et des tourbillons qui souvent brisent les pirogues et engloutissent leurs équipages. Ces rapides sont pour ainsi dire les marches d'un gigantesque escalier que de sa source à l'Océan, l'Ogooué franchit avec une vitesse vertigineuse.

Les pirogues qui naviguent sur ce torrent sont généralement montées par des Adoumas et des Okandais dont tout à l'heure nous traverserons le pays. Elles ont 17 à 18 mètres de longueur, un mètre de largeur et le fond plat. Douze à quinze hommes les montent et pagayent debout à l'arrière tandis que le chef et son second se tiennent à l'avant pour éclairer la route et éviter les endroits dangereux. Le chargement est placé au milieu et retenu par un réseau de lianes qui le fixe à l'embarcation. Pour remonter le courant, elles avancent péniblement en longeant les rives d'aussi près que possible et en s'aidant des branches et des lianes à la portée de la main. Les pagaies sont abandonnées et chaque homme s'arme d'une longue perche. A chaque instant il faut hisser la pirogue sur un rocher à la force des bras ou la remorquer à l'aide d'une grosse liane. Tout autour l'eau tourbillonne, écume, bondit, s'élève en

MUSICIENS

volutes et retombe avec fracas roulant les hommes et emplissant à moitié les frêles esquifs qui bravent ces eaux furibondes.

Autant la montée est lente et pénible, autant est rapide et dangereuse la descente. Il faut de 40 à 50 jours pour aller de N'Djolé à Franceville il en faut à peine 8 pour revenir et c'est surtout pendant cette dégringolade vertigineuse que les pirogues sont exposées à se briser sur la pointe d'un roc ou à être englouties par les tourbillons.

Après avoir quitté les îles de N'Djolé, nous passons devant quelques misérables villages Okotas. Puis les collines se dénudent graduellement, les sommets seuls se couronnent de bois tandis qu'une herbe longue et dure couvre les versants jusqu'auprès de l'eau, où la forêt reprend tous ses droits. La rive gauche est habitée par les Apingis et les Okandais tandis que sur la droite les Pahouins règnent en maîtres et sans rivaux.

Les Okandais avaient autrefois le monopole du commerce avec les traitants européens. Aucune des tribus en amont n'avait le droit de descendre jusqu'à Lambaréné. Leur commerce était surtout celui des esclaves qu'ils achetaient dans le haut fleuve et revendaient aux Gallois et aux Inengas. Depuis l'arrivée des Européens ce monopole et ce commerce ont cessé, l'Ogooué est libre pour tous ses riverains. Cette suppression leur a porté un coup mortel qui, s'ajoutant à leur incurie, à leurs guerres incessantes avec les Pahouins, aujourd'hui leurs voisins, à la dissolution de leurs mœurs et, dit-on, à l'étrange coutume de ne vouloir laisser naître les enfants que tous les trois ans, les a réduits à un très petit nombre. C'est à peine si aujourd'hui on trouverait chez eux 250 pagayeurs. Ils sont grands, forts, intelligents; leur pays est accidenté et fertile, mais leur paresse est telle qu'ils sont obligés de recourir à leurs voisins pour se procurer des vivres.

Un coude du fleuve très étroitement encaissé entre de hautes collines donne accès dans leur pays et s'appelle la « Porte de l'Okandais ». Avant de le franchir ils soumettent ceux qui y pénètrent pour la première fois à une étrange cérémonie.

ARMES ET INSTRUMENTS DIVERS

ENTERREMENT

Tous les hommes faisant partie du convoi descendent à terre et prenant des branches vertes ils se mettent à danser une ronde échevelée jusqu'à perte d'haleine. C'est un hommage rendu à leur grande divinité « Mangongo » dont, à chaque instant, le nom revient dans la conversation pour appuyer la véracité de leurs dires : les femmes ne le peuvent jamais prononcer et les jeunes hommes sont, vers l'âge de la puberté, initiés aux mystères de cette divinité.

En quittant le pays des Okandais nous pénétrons dans la zone occupée par les Pahouins-Ossyébas. Leurs villages sont construits d'une façon toute particulière qui indique que ces tribus sont, depuis leur long exode en lutte avec toutes les populations qu'ils chassent devant eux. Leurs cases petites et basses se tiennent les unes aux autres sur deux rangs parallèles. Chaque extrémité est fermée par un corps de garde où des hommes armés veillent la nuit. Au centre du village une ou deux autres grandes cases, également en travers, servent de lieu de réunion aux hommes et probablement de refuge en cas d'attaque. Des écorces d'arbres retenues par des piquets forment les murs, des feuilles couvrent ces vilaines habitations divisées intérieurement en deux parties : l'une pour les femmes et les enfants, l'autre pour le maître du logis.

Les principales occupations des hommes sont la chasse, la pêche et les voyages commerciaux. Ils savent forger leurs armes et tisser leurs étoffes avec la fibre du palmier. Les femmes s'occupent des soins du ménage et de l'agriculture.

Leur costume est des plus simples et des plus primitifs. Les hommes portent un morceau d'étoffe qui passe entre les cuisses et se rattache à la ceinture par devant et par derrière. Leur chevelure tombe en fines tresses jusque sur les épaules : leurs armes sont le couteau, la sagaie, l'arbalète et le fusil à pierre. Presque toujours, ils portent, suspendu à l'épaule et tombant sous l'aisselle, un petit sac dans lequel ils mettent leur tabac, leur briquet et leur fétiche.

Les femmes sont vêtues d'une petite peau de gazelle tombant par

CHASSE AU BUFFLE

derrière et d'une étroite et longue bande d'étoffe par devant. Les deux sexes s'enduisent le corps d'une poudre rouge végétale délayée avec de l'huile de palme. Le cartilage du nez est percé et orné d'un poil d'éléphant qu'une perle de verroterie, à chaque extrémité, fait retomber disgracieusement de chaque côté du menton. Sur les joues des dessins enfantins sont peints en noir; le ventre et la poitrine sont couverts de tatouages en relief.

Les Ossyébas sont grands, forts, querelleurs, intelligents, braves et bavards. Ils aiment le commerce, font de longs voyages pour chercher dans l'intérieur l'ivoire et le caoutchouc qu'ils échangent contre les marchandises européennes.

Ne connaissant pas la navigation ils se servent, pour traverser les rivières, de petits radeaux faits d'un bois très léger appelé *combo-combo* qu'ils laissent descendre au fil du courant. On rencontre souvent, sur les bords de l'Ogooué, des familles entières déménageant sur ces frêles esquifs chargés de leurs ustensiles de chasse, de pêche et de cuisine qui représentent tout leur mobilier.

Ils sont anthropophages et mangent surtout l'ennemi tué; mais les anciens du village sont seuls admis à ce repas qui se fait à l'écart et loin des yeux profanes. La viande est rare chez eux, aussi en privent-ils les femmes et les enfants, en la déclarant fétiche pour eux.

Un peu en amont des premiers villages Ossyébas, le fleuve est barré par un banc de roches granitiques qui ne laissent qu'un étroit passage sur la rive gauche par lequel les eaux s'engouffrent avec fracas et forment une chute de plusieurs mètres de hauteur. Il faut pour franchir ce passage, tant à la descente qu'à la montée, décharger les pirogues, transporter leur chargement à dos d'homme sur un espace de 3 ou 400 mètres et traîner les pirogues sur des rouleaux de bois. Ces chutes appellent les « chutes de Booué ». La mission de l'ouest africain y a tabli un poste qui protège le passage des convois et les met à l'abri d'un coup de main des Ossyébas habitant les villages qui dominent la chute.

Leurs villages commandent les deux rives du fleuve jusqu'au confluent de la rivière Lolo. Puis viennent des villages Chakés et Chébos jusqu'au rapide de Boundgi où commence le pays des Adoumas.

Jusqu'ici, les bords de l'Ogooué sont couverts d'une épaisse forêt impénétrable qui borne la vue de tous côtés et rend le paysage d'une monotonie fatigante. Mais à peine a-t-on pénétré dans le pays des Adoumas que l'aspect change complètement : les villages se succèdent nombreux, au milieu de plantations et d'innombrables palmiers (élaïs guinensis). La population se presse sur les rives et de petites pirogues montées par un seul homme sillonnent le fleuve dans tous les sens passant à travers les rapides avec une adresse merveilleuse. C'est ici que se recrutent la plupart des pagayeurs de l'Ogooué. Un poste est chargé de l'achat et de la construction des pirogues indigènes. On lui a donné le nom du plus vaillant des compagnons de Brazza mort victime de la fièvre et d'un dévouement infatigable. Il s'appelle Lastoursville.

Le pays des Adoumas est limité par la chute de Doumé au delà de laquelle une série de peuplades différentes se succèdent. Une autre chute barre encore le fleuve, avant d'arriver à Franceville, auprès du village de Mopoko, puis nous arrivons au confluent de la rivière Passa où nous trouvons la première des stations fondée par M. de Brazza pour le compte du Comité français de l'association internationale africaine et cédée au gouvernement lors de la prise de possession de l'ouest africaine. C'est Franceville.

Les pirogues ne vont pas au delà. Cette station bâtie sur une montagne de 120 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la Passa reçoit les marchandises destinées aux postes de l'Alima, du Congo et de l'Oubangui. Des porteurs les prennent sur leurs épaules et les transportent ainsi jusque sur les bords de l'Alima où de nouveau elles sont reprises par des pirogues pour aller à destination.

Plusieurs rivières viennent sur les deux rives de l'Ogooué apporter le

USTENSILES ET INSTRUMENTS DIVERS : TAMTAM DE PIROGUE, TAMBOUR, etc., etc

tribut de leurs eaux à ce majestueux torrent. Ce sont sur la rive droite : la Passa, la N'Coni, la Sébé, la Dilo, l'Ivindo. Sur la rive gauche : la Lolo, l'Ofoué, la N'Gounié. Toutes ces rivières sont torrentueuses et encore peu connues.

Les crues de l'Ogooué coïncident naturellement avec la saison pluvieuse, et c'est pendant cette période que la navigation est le plus facile. Ces crues commencent en octobre et les eaux montent de 7 à 8 mètres inondant les rives du fleuve, couvrant les îles et souvent détruisant les villages riverains. Lorsque les eaux se retirent, en juin, la navigation est souvent interrompue et les convois mettent un temps énorme à naviguer sur un fleuve presque sans eau.

Un grand nombre de plantes et d'arbustes fournissent aux riverains de l'Ogooué la nourriture. Dans tous les villages on trouve en assez grande abondance la banane, le manioc, la patate douce, l'oseille, l'arachide, l'igname, etc.

Les fruits sont rares sauf l'ananas, mais la base de la nourriture, le pain des indigènes, est la banane à laquelle le poisson, très abondant partout, apporte un puissant appoint.

Les animaux domestiques sont : la poule, le cabri, le mouton, le porc et le chien. L'hippopotame est commun dans les eaux tranquilles et l'éléphant abonde dans les forêts qui peuvent fournir une grande quantité d'essences propres à tous les usages. Malheureusement ces richesses ne sont pas encore facilement exploitables tant à cause de la difficulté des transports que de l'insouciance de populations dont les besoins ne sont pas encore suffisamment développés. Il faut attendre que le temps ait fait son œuvre et que les hommes qui là-bas exposent leur santé et leur vie pour enrichir la mère Patrie aient ouvert au commerce des voies sûres et pratiques. Leur énergie est un gage de succès, leur ténacité une preuve de confiance.

MARCHE D'ESCLAVES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00739 0818